

Tharcisse Sinzi

« Vivre ou mourir, mais debout! »

Dans « Combattre », l'ingénieur et karatéka tutsi témoigne de faits de résistance aux génocidaires qu'il a menés, en avril 1994, et dont il est un des rares survivants

PIERRE LEPIDI

Son avenir s'annonçait tellement incertain qu'au moment de lui choisir un patronyme rwandais, son père l'a appelé Sinzi, « je ne sais pas », en kinyarwanda. Soixante-cinq ans plus tard, dans un hôtel du 1^{er} arrondissement de Paris, il émane de Tharcisse Sinzi une autorité naturelle et une force rassurante.

Ceinture noire de karaté 7^e dan, Tharcisse Sinzi est un maître dans sa discipline. Elle lui a transmis des valeurs de courage, d'abnégation, et la puissance de ceux qui luttent pour ne pas mourir. En avril 1994, le karatéka a organisé deux mouvements de résistance pendant le génocide des Tutsi, comme il le raconte dans *Combattre*, une autobiographie écrite avec Thomas Zribi, journaliste ayant déjà beaucoup documenté le génocide des Tutsi. « Chaque année lors des commémorations, je raconte comment je me suis battu avec Juvénal Habyarimana, tué sur le coup. Le génocide, qui fera près d'un million de morts en trois mois, commence. Aux « barrières », des points de passage érigés par les miliciens, les Tutsi sont exterminés. Le 12 avril 1994, Tharcisse Sinzi parvient à rejoindre son village de Nyagisenyi et s'adresse aux habitants. « Les Hutu et les Tutsi étaient réunis, raconte-t-il. J'ai expliqué que nous avions les mêmes bras et les mêmes jambes que nos ennemis. Alors, résister, comme mon père me l'a toujours appris, était un devoir. Vivre ou mourir, mais debout! »

Lorsqu'il naît en 1960 dans la région de Butare (sud du Rwanda), son pays est dirigé par un régime ségrégationniste. Après l'indépendance, obtenue auprès des Belges en 1962, les Hutu (80 % de la population) contrôlent le pays et intensifient les exactions contre les Tutsi (19 %), d'où la forte inquiétude de son père à sa naissance. Les études secondaires étant

réservées aux Hutu, Tharcisse Sinzi s'exile en 1977 au Burundi voisin, où il s'initie au karaté grâce à son frère. C'est une révélation. Sept ans seulement après avoir découvert « la voie de la sagesse », il décroche sa ceinture noire.

De retour au Rwanda en 1988 avec un diplôme en biochimie, il travaille comme laborantin à l'université de Butare et enseigne chaque soir son art martial. Tharcisse Sinzi est alors menacé par le régime, qui le soupçonne d'entraîner des soldats du Front patriotique rwandais (FPR), un mouvement politico-militaire composé de Tutsi réfugiés en Ouganda. La suspicion s'accroît encore en 1990 lorsque le FPR attaque le Rwanda et plonge le pays dans une guerre civile. La haine contre les Tutsi se propage.

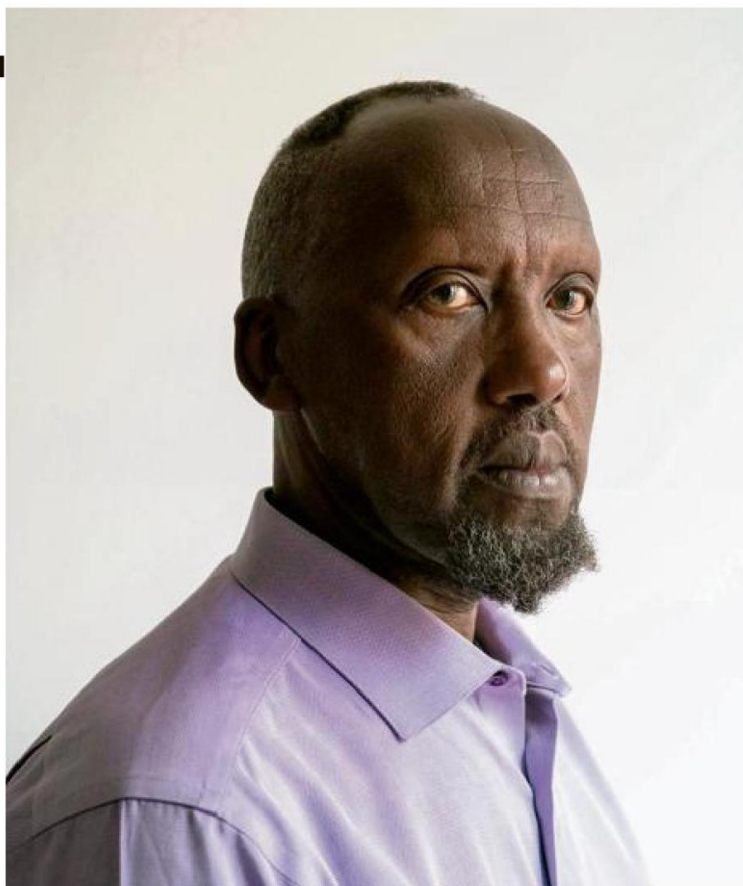
Chaque minute de vie gagnée

Elle atteint son paroxysme le 6 avril 1994, quand deux missiles percutent l'avion du président rwandais Juvénal Habyarimana, tué sur le coup. Le génocide, qui fera près d'un million de morts en trois mois, commence. Aux « barrières », des points de passage érigés par les miliciens, les Tutsi sont exterminés. Le 12 avril 1994, Tharcisse Sinzi parvient à rejoindre son village de Nyagisenyi et s'adresse aux habitants. « Les Hutu et les Tutsi étaient réunis, raconte-t-il. J'ai expliqué que nous avions les mêmes bras et les mêmes jambes que nos ennemis. Alors, résister, comme mon père me l'a toujours appris, était un devoir. Vivre ou mourir, mais debout! »

Lorsque les miliciens s'approchent du pont qui franchit la rivière Mwogo, une pluie de pierres s'abat sur eux. Puis une autre, encore une autre... Chaque minute de vie gagnée est une victoire. « Pour que les hommes n'aient pas à se baisser, les femmes portaient les pierres dans leur pagne, se souvient Sinzi. À 17 heures, nos assassins rentraient chez eux. Ils tuaient comme ils travaillaient aux champs, avec des horaires fixes. » La plupart des Hutu, sachant qu'ils n'étaient pas directement menacés, ont ensuite quitté Nyagisenyi : « Certains de ceux qui étaient nos alliés sont devenus nos tueurs. »

La résistance a duré jusqu'au 21 avril. Ce jour-là, les miliciens sont arrivés avec des fusils et « ont tiré dans le tas ». Tharcisse Sinzi part rejoindre son père, Gakwisi, 82 ans, lui ordonne alors de fuir et de l'abandonner. Il sera assassiné quelques minutes plus tard. Sinzi aperçoit plus loin, au milieu d'une foule compacte de réfugiés, sa femme, Jeannette, et sa fille, Nadia. Dans un chaos insoutenable, il court vers elles « mais il y avait trop de monde, trop de terreur et un véritable mur humain à franchir ». Elles s'éloignent. Il ne les reverra plus jamais.

Avec un groupe d'une centaine de réfugiés, il atteint l'ISAR Songa, l'Institut de sciences agronomiques du Rwanda, qui s'étend sur plusieurs hectares, avec des prés, des bois, des marécages. Il trouve refuge au sommet de la plus haute colline et organise une nouvelle fois la résistance. « Les hommes étaient chargés de bloquer l'accès nord en jetant des pierres sur les miliciens au moment où ils l'escala-



Tharcisse Sinzi, à Paris, en avril. ALEXIS CORDESSE POUR « LE MONDE »

daient, décrit-il. Si certains parvenaient à passer, d'autres hommes devaient les attaquer avec des fourches ou des bâtons. »

La résistance tient bon. Chaque nuit, d'autres Tutsi, cachés dans les forêts des alentours, rejoignent l'ISAR Songa pour s'associer à la lutte. « Comme nous redoutions que des espions s'infiltrer, on vérifiait les cartes d'identité [sur lesquelles l'ethnie était mentionnée] et on posait des questions pour vérifier qu'ils étaient bien tutsi. » Au bout d'une semaine, le groupe de Sinzi compte 3400 personnes. Mais soudain la donne change.

Le 27 avril, un hélicoptère survole la colline à basse altitude. Dans *Combattre*, Sinzi dit comprendre que l'ISAR Songa est devenu une priorité pour les autorités génocidaires et qu'elles vont recourir aux grands moyens pour attaquer. Il exhorte son groupe à fuir mais il n'est pas entendu : « Des hommes influents ont déclaré que Dieu allait nous sauver, alors nous sommes restés. »

Parmi les corps déchiquetés

Le lendemain, sur la colline opposée, un mortier de 60 millimètres est amené. En fin d'après-midi, les obus pleuvent sur les résistants. « À chaque tir, des dizaines de corps étaient projetés en l'air, raconte Sinzi. Dans le ciel, on voyait des bras, des jambes, des têtes... »

Au terme d'une course folle parmi les corps déchiquetés, il parvient encore à s'enfuir avec quelques centaines

Parcours

1960 Tharcisse Sinzi naît dans le village de Nyagisenyi (Rwanda).

DÉCEMBRE 1977 Il s'installe au Burundi, où il découvre le karaté.

DU 13 AU 21 AVRIL 1994 Il dirige un groupe de résistants aux génocidaires, à la rivière Mwogo.

DU 21 AU 28 AVRIL 1994 Il dirige un groupe de 3400 résistants, à l'ISAR Songa (un institut agricole près de Butare).

29 AVRIL 1994 Tharcisse Sinzi et 117 rescapés Tutsi arrivent au Burundi.

d'hommes. Les femmes, les enfants et les vieillards, tous ceux qui ne couraient pas assez vite, sont massacrés. Le lendemain, le groupe de Sinzi franchit la Kanyaru, la rivière qui sépare le Rwanda du Burundi. Ils ne sont plus que 118. « Mourir, c'était la norme. Ceux qui ont survécu sont des exceptions. »

De retour au Rwanda après la fin du génocide, en juillet 1994, le karatéka va reprendre des études d'ingénieur technicien en construction et créer sa propre entreprise. Trois ans plus tard sera découvert dans un champ le corps de Jeannette, identifié grâce à ses vêtements. Celui de Nadia n'a jamais été retrouvé.

Sinzi s'est remarié et a aujourd'hui trois enfants. « Le karaté a été mon médicament », dit-il. Dans son village, il croise régulièrement l'assassin de sa sœur, libéré après vingt-cinq années de prison : « Il baisse les yeux quand il me voit. Je ne sais pas s'il a honte ou s'il a peur. Moi je le salue. La haine pollue l'esprit et j'ai besoin de paix pour me reconstruire. »

De justice aussi. En décembre 2024, à Paris, Tharcisse Sinzi a témoigné lors du procès en appel de Philippe Hategekimana. Naturalisé français, cet ancien adjudant-chef de la gendarmerie de Nyanza avait refait sa vie à Rennes. Après sept semaines d'audiences, il a été reconnu coupable d'avoir notamment apporté le fameux mortier de 60 millimètres à ses hommes pour « attaquer l'ISAR Songa et donner intentionnellement la mort à des milliers de Tutsi », selon le jugement de la cour d'assises. Comme en première instance, il a été condamné pour « génocide » et « crimes contre l'humanité » à la réclusion criminelle à perpétuité. Pendant le procès, Tharcisse Sinzi a été l'un des rares témoins à le regarder dans les yeux. ■

EXTRAIT

« Notre guerre a commencé avec une mélodie. Au loin, nous les avons entendus chanter en chœur "Tuye gukora", "Nous partons au travail, nous allons tuer les cafards Tutsi!" Puis nous les avons vus. Une foule d'hommes brandissant leurs machettes, excités par la mort. Je n'ai jamais vu autant de haine. Les membres de mon groupe étaient terrorisés. Je leur ai crié de ne pas avoir peur : "Ce sont des hommes comme nous (...)! Ils ont des machettes et nous aussi! Tout ce qu'ils ont, nous l'avons!"

Dès qu'ils se sont approchés du pont, ils ont reçu une pluie de pierres que nous avions ramassées. Ils ne s'y attendaient pas et ont dû reculer. Nous avons tenu comme ça pendant toute la matinée. Chaque groupe de Hutu qui tentait de franchir la rivière était bombardé. Nous étions bien organisés. »

COMBATTRE, PAGE 116

Une résistance héroïque

INTIMES ET BOULEVERSANTS, les témoignages de rescapés du génocide des Tutsi au Rwanda, publiés notamment en 2024 lors du trentième anniversaire de la tragédie, décrivent la violence des machettes, la puanteur des fosses communes, les viols collectifs... Ces récits sont d'une très grande valeur car ils retracent la mécanique du dernier massacre de masse du XX^e siècle, qui fit un million de morts au printemps 1994, et parce qu'ils sont rares. Aussi rares que les survivants.

A cette puissance testimoniale, *Combattre* apporte une dimension nouvelle, en dévoil-

lant un pan de l'histoire jusqu'alors méconnu : la résistance des Tutsi. Dans cet ouvrage, Tharcisse Sinzi raconte comment il a organisé deux mouvements de résistance, dont l'un avec plus de 3400 personnes, en avril 1994. « On a toujours eu le sentiment que les Tutsi sont allés à l'abattoir sans rien faire et qu'ils se sont laissés tuer, explique au "Monde des livres" l'écrivain Gaël Faye. Le livre de Tharcisse Sinzi est précieux car il montre qu'il y a eu une résistance et qu'elle fut parfois héroïque. Son récit m'a beaucoup touché. »

Avant lui, quelques témoignages venaient de Bisesero, à l'ouest

du Rwanda. Dans ces collines, les Tutsi ont combattu avec des bâtons et des pierres les miliciens qui les encerclaient par milliers. Ils étaient réunis autour d'un chef charismatique, Aminadabu Birara, tué le 25 juin 1994. En 2022, la Mairie de Paris lui a rendu hommage en donnant son nom à une place du 18^e arrondissement de la capitale. ■ P. LE.

COMBATTRE. RÉCIT D'UN RÉSISTANT FACE AU GÉNOCIDE DES TUTSI, de Tharcisse Sinzi, avec Thomas Zribi, Tallandier, 256 p., 19,90 €, numérique 14 €.